



Vincent Van Gogh

Louise Noël

Pour citer le travail publié sur le site internet du Centre de Recherche Numérisée et pour la Fonction Publique CRNFP : Noël, Louise « Vincent Van Gogh », *CRNFP*, Articles Histoire de l'art, 2025, www.crnfp.com. *date de la consultation sur le site web*.

Fichier pdf généré le 4/09/2025

À savoir : Les travaux consultés et téléchargés sur le site du Centre de Recherche Numérisée et pour la Fonction Publique CRNFP sont protégés par la politique du site web CRNFP et les termes et conditions d'utilisation du site internet du Centre de Recherche Numérisée et pour la Fonction Publique CRNFP. Consultez ces termes et conditions à l'adresse www.crnfp.com à tout moment (©).
Vous devez faire preuve d'honnêteté intellectuelle et citer les travaux utilisés.

Le site internet du Centre de Recherche Numérisée et pour la Fonction Publique CRNFP est représenté par un nom de domaine, ses conditions légales sont présentées sur le site internet conformément aux obligations et lois internationales et européennes.

Vincent Van Gogh

Louise Noel

82,5 millions d'euros. Voici le prix auquel s'est vendue la plus chère toile de Van Gogh. Ironiquement cette œuvre est le portrait du docteur Gachet, dernier médecin auquel Vincent fit appel avant qu'il ne meure d'une balle tirée de sa propre main. Bien qu'art et prix soient une approche peu élégante - Vincent partagerait sans aucun doute mon avis - aujourd'hui l'artiste est l'un des plus cotés au monde, bien que ce ne fût pas toujours le cas. La légende du peintre s'est construite autour de sa folie dans les années qui suivirent sa mort, mais la profondeur de cet homme va bien au-delà. Ce n'est qu'à 27 ans que Van Gogh prit la décision de devenir peintre de profession, ce qui est relativement tardif au vu de sa courte vie. On remarque au fil de sa carrière une grande évolution de style, passant du noir et blanc à la couleur, mais ses sujets, que ce soit les portraits, les paysages ou les natures mortes, revinrent de manière récurrente dans son art. Le style vanghonien, si vous me permettez l'expression, ne s'est affirmé qu'à partir de son installation à Arles, en 1888. Ce peintre atypique - bien qu'ils le soient tous un peu - a laissé une marque ineffaçable, inspirant des générations d'artistes et déchaînant les passions presque 150 ans après qu'il eut rendu son dernier souffle.

Vincent est né le 30 mars 1853, en Hollande et plus spécifiquement à Groot-Zundert. Cette date n'est pas anodine, car un an plus tôt, naquit un premier fils prénommé Vincent Van Gogh. Fils d'Anna-Cornelia Carbentus et Théodorus Van Gogh, ce nourrisson mourut à sa naissance. Le deuxième Vincent, parce que oui, il y en a bien eu un troisième, est l'artiste que nous connaissons. L'aîné d'une fratrie de six enfants, conçu dans le deuil. Il fut élevé dans un certain idéal d'union familiale, Anna tenait tout particulièrement à cette idylle de soutien et de partage filial. Virent à la suite de Vincent : Anna, Théo, Elisabeth, Wil et Cor. Ils habitaient tous au presbytère, Théodorus étant pasteur, et partageaient des promenades dans le village, des repas ou encore des lectures crépusculaires. Sa mère, Moe, l'initia au dessin comme une activité dilettante. Il se mit à réaliser des dessins de paysages et des croquis du monde dans lequel il évoluait. Dans sa jeunesse, Van Gogh fut qualifié d'enfant étrange, rêveur et turbulent. Il souffrit de problèmes identitaires dès son plus jeune âge, se disant étranger à lui-même. Il fut envoyé dans plusieurs foyers dès ses onze ans, ce qui semble avoir été un traumatisme et il le vécut comme un abandon familial. D'abord à Zevenbergen, il fut ensuite envoyé chez le révérend Jan Provily à Tilburg afin de poursuivre son éducation, mais il n'obtint pas de diplôme. C'est à l'internat qu'il développa une habitude qui le suivit toute sa vie, le harcèlement et la culpabilisation de ses

proches afin qu'il obtienne ce qu'il souhaite. Dès cette période, il est rapporté que Vincent souffrit de migraines, de gastralgies et qu'il s'infligea de grandes souffrances telles que le jeûne extrême, le refus des commodités, la marche dans le froid sans manteau ou encore plus tardivement l'automutilation.

À 17 ans, Vincent entra comme commis dans l'ancienne maison d'œuvres d'art Goupil de la Haye. Il réussit à obtenir cet emploi grâce à son oncle Cent, qui était associé à la maison. Fondée à Paris en 1829, Goupil & Cie cumulait différentes activités, l'édition d'estampes, la vente de tableaux modernes, mais aussi la reproduction d'œuvres d'art célèbres. Cette expérience permit à Vincent de former son regard et de découvrir l'art. Cependant, sûrement à la suite d'un désaccord, Vincent fut envoyé à Londres dans une succursale qui venait d'ouvrir. Il le vécut comme une mise à l'écart et pire comme un exil semblable à celui de sa jeunesse. Une hostilité se développa chez Vincent face au commerce artistique, et son licenciement en 1876 marqua une rupture avec son oncle Cent. Ce dernier l'écarta de l'héritage contrairement à son frère Théo, qui fit d'ailleurs une grande carrière dans le marché de l'art.

Vincent était maintenant adulte, il lisait inlassablement la Bible et souhaitait prêcher la parole divine et vouer sa vie à proclamer l'Évangile. Considérant son existence comme un échec, il souhaita le corriger. « Le métier de peintre ou d'artiste est beau, mais je crois que le métier de mon père est plus sacré. Je voudrais être comme lui. » Il prépara son concours d'entrée à l'université d'Amsterdam espérant ainsi réaliser son rêve. Après quinze longs mois à se consacrer à ses études, il échoua. Le latin et le grec lui résistaient et Vincent perdit courage. S'il ne pouvait être pasteur, il serait missionnaire évangéliste. Il se rendit à Bruxelles, dans une petite école dont le cursus ne survivait que grâce à quelques riches donateurs. Afin de remplir sa mission, il alla dans les régions minières du Borinage qui marquèrent énormément l'artiste, et il y réalisa plusieurs œuvres sociales. On reconnaît l'influence de Zola dans ses productions montrant la vie tragique et dure de ces mineurs. Il développa une ferveur face à cette misère et il dédia sa vie à visiter les malades, les enfants, et en fit d'ailleurs les frais à bien des reprises. L'argent que lui envoyaient ses



Vincent Van Gogh, Femmes de mineurs portant des sacs de charbon, 1882, aquarelle

parents était soit renvoyé, soit donné aux pauvres. Il refusait le logement chaud qui lui était proposé, préférant une cabane en bois à l'épreuve du vent. Durant cette période, Il fit une œuvre maintenant célèbre : Femmes de mineurs portant des sacs de charbon. Ce groupe de femmes

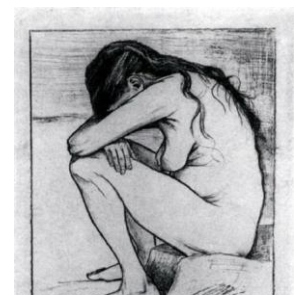
anonymes, le dos douloureusement courbé, portent de lourds sacs et se dirigent sur ce chemin gelé menant à une ville.

Cependant, bien vite, les habitants du Borinage trouvèrent Vincent atypique et le rejetèrent. Personne ne fit plus appel à lui et il fut obligé de quitter le Borinage. Il vécut mal cet abandon et dut chercher une nouvelle voie. C'est ainsi qu'il se tourna vers la peinture.

Les œuvres du jeune Vincent n'étaient pas vendables. Les impressionnistes étaient à la mode, et la peinture sombre qu'il réalisait semblait s'y opposer en tous points. Il se rendit auprès de Mauve, un artiste célèbre pour ses aquarelles. Ce dernier était plutôt introverti et n'ouvrait que peu les portes de son atelier. Mais Vincent se lia à cet artiste, et il devint un réel soutien pour lui. Vincent accepta dans une certaine limite les conseils de Mauve, mais défendit avec ferveur sa haine de la peinture d'après des modèles antiques. Leur collaboration et amitié se terminèrent après que Vincent détruisit un plâtre dans un excès de colère. Cet Apollon réduit en morceaux signa le début d'une nouvelle errance du peintre. Il avait bien changé ses habitudes et croyait dur comme fer que pour faire de l'art de qualité il fallait dépenser sans compter. C'était Théo qui subventionnait son frère et cette relation de dépendance dura jusqu'à la fin. Vincent peignait d'après modèle, bien que ces derniers ne demandassent pas de grosses sommes, l'artiste était prolifique et en demandait toujours davantage. De nombreuses lettres contiennent les préoccupations de Vincent sur son manque d'argent, sous-entendant l'envoi de quelques billets.

Vincent quitta Bruxelles et se rendit à la Haye. Il y croisa la route de Clasina Maria Hoornik, aussi appelée plus simplement Sien. Cette femme à la vie dure sut déclencher chez Vincent un profond amour prenant racine dans la pitié qu'il éprouvait. Elle était enceinte, et Vincent y trouva toute sa beauté. Il chérit l'idée d'une union avec elle, qui lui permettrait enfin d'avoir une famille et de ne plus être seul. Il garda d'abord sa relation cachée, il savait pertinemment que sa relation déplairait à ses parents avec qui il entretenait des rapports très compliqués. Sien, l'oisillon chétif. Ce n'était pas la première femme que Vincent avait désirée. Avant d'aller à la Haye, il était rentré chez lui, chez ses parents, et une dame, une veuve, avait retenu son attention et son désir.

Kee Vos-Stricker, cousine de Vincent par alliance, mais elle rejeta sa demande en mariage. Il insista, encore et encore, la harcelant elle et ses parents de lettres, ou voire en imposant sa présence à leur domicile. Ses proches le menacèrent de toutes les manières pour qu'il abandonne sa quête impossible. Vincent le reprocha à son frère quand ce dernier insulta Sien de catin. Il voulu se marier à elle, mais Théo le menaça de lui couper les vivres si jamais cet événement avait lieu. Vincent resta



*Vincent Van Gogh, Sorrow,
1882, lithographie*

avec Sien des mois durant, bien qu'elle eût disparu de ses correspondances. Lors de la naissance de l'enfant, Vincent était fortement malade. Touché par la syphilis, mal particulièrement répandu à l'époque, il vécut de grandes souffrances et des traitements barbares. Mais toutes ces douleurs semblaient éclipsées par l'heureux évènement de Sien donnant la vie. Elle fut le sujet du dessin, longtemps favori de Vincent, *Sorrow*. Une femme nue, désespérée. Ce n'est qu'en 1883, que Vincent reconnut qu'il serait préférable de quitter Sien. Il prit un train, laissant femme et enfant sur le quai et partant vers une nouvelle vie. D'un point de vue artistique, Vincent resta dans la continuité de son style, un naturalisme à la Millet, les semeurs et les portraits sociaux toujours aussi abondants.

Durant les années 1884 et 1885, Vincent revint chez ses parents afin d'exercer son art. Tous essayèrent de laisser la rancœur au passé et de tendre vers une paix familiale. Mais la vie avec le peintre est l'opposée de l'apaisement. Passant outre l'instabilité de son fils et de son incapacité à faire un art vendable, Pa et Moe laissèrent Vincent installer un atelier et firent preuve de patience. Cependant, les conflits ne purent se tarir, Dorus pensa à déménager sans le dire à Vincent, sachant pertinemment que leur fils se refuserait à les laisser en paix. Vincent apprit le projet de ses parents et s'opposa à eux de manière très virulente. Cette période rude pour chacun d'entre eux se ressent dans les lettres envoyées à Théo. Ce dernier suppliait son aîné de faire preuve de plus de calme avec leurs parents, pris entre deux feux, et se trouvant à Paris, Théo restait impuissant face aux caractères impétueux de ses proches. Le 27 janvier 1885, Dorus Van



Vincent Van Gogh, *Les mangeurs de pommes de terre*, 1885

Gogh partit manger chez des amis. Il fut pris d'un mal sur le chemin du retour et rendit l'âme. Ce fut un tsunami dans la vie de Vincent. Son père, tant haï et aimé à la fois, était mort soudainement. Serait-ce à cause de fatigue de son fils aîné ? Vincent le crut jusqu'à sa mort.

Entrant dans sa 34^{ème} année, il reprit le pinceau. Une idée lui était apparue, une famille de paysans mangeant humblement à une table. Dépassant la simple étude, ce tableau est devenu l'une de ses œuvres principales. Durant ce séjour chez ses parents, Vincent avait sympathisé avec la famille De Groot. Il s'imprégna de l'atmosphère qui régnait chez eux, travailla ses figures, et réalisa un énorme travail sur la lumière. Tout en nuance de gris et de marron, le tableau final est sombre, très sombre. La famille De Groot est au nombre de quatre, mais dans *Les Mangeurs de pommes de terre*, on compte cinq figures. Vincent s'est rajouté à cette famille, comme étant lui-même un fils De Groot et un paysan. Dans un moment tout particulier

de tension avec sa famille, où ses proches lui reprochèrent d'avoir tué son père, Vincent s'intégra dans une famille autre que la sienne, une famille d'adoption. Son frère lui avait proposé la possibilité d'exposer un tableau au Salon, Vincent travailla donc sur ce tableau plus qu'à l'accoutumée. Il s'y appliqua tellement qu'il revint sans cesse dessus, peut-être trop si on croit le précepte que le mieux est l'ennemi du bien. Semaine après semaine il assombrit le tableau jusqu'aux derniers instants. Il défendit corps et âme cette huile sur toile, car elle incarnait quelque chose de plus important. La force de cette œuvre est qu'elle sent le lard, le fumé, la terre. Le désespoir nous inonde. Un tableau paysan par excellence, non enjolivé comme le fait d'ailleurs le si admiré Millet dans ses Glaneuses.

Après des désaccords avec les habitants de Nuenen plus rien ne retenait Vincent dans ce village, il prit un nouveau départ et s'en alla à Anvers. C'est dans cette ville belge qu'il se tourna de nouveau vers le dessin de nu. Mais les choses se compliquèrent quand il ne rencontra aucun modèle qui accepta de poser pour lui. Quel outrage ! Il se pencha vers les maîtres anciens tels que Rubens. S'il se montrait très critique avec ce dernier qui n'égalait pas un Hans Holbein ou un Rembrandt, Pierre Paul Rubens, peintre anversoise, savait peindre les femmes et transmettre la



Pierre Paul Rubens, La Chute des Damnés, vers 1620

douleur humaine. Les corps tordus amoncelés en une lente descente dans La Chute des Damnés en sont les témoins les plus frappants. Revenons à Vincent, qui se lança un nouveau défi : la couleur. Elle insuffle la vie, les sentiments et trouver le pigment le plus éclatant et expressif devint une nouvelle recherche. Les portraits féminins selon Vincent avaient une grande chance de se vendre malgré l'arrivée de la photographie qui changea les habitudes de ses contemporains.

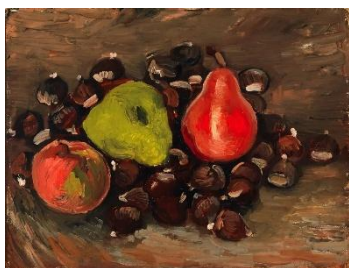
La santé de Vincent vacillait. La maladie, provoquée par trop d'absinthe, de tabac, et de maigre pitance composée essentiellement de pain, provoqua un ulcère qui prenait sa bouche entière, les dents s'arrachèrent les unes après les autres. Toux, estomac défaillant et le traitement au mercure n'arrangèrent pas son cas. Quand petit à petit il guérit, Vincent revint sur son choix de ne pas suivre de formation académique. Il décida de s'inscrire à l'Académie royale d'Anvers, mais il serait véritablement miraculeux de dire que tout fut doux et paisible pour notre peintre. La maladie ayant créé une véritable peur de la mort, rajoutée à l'incompréhension de ses professeurs et de ses camarades, Vincent se referma sur lui-même.



Vincent Van Gogh, Crâne de squelette fumant une cigarette, 1885-86

Dans cette fragilité, un premier autoportrait, si on l'interprète comme tel, est créé. Un squelette fumant une cigarette.

La vie en Belgique touchait à sa fin, il était temps que Vincent rejoigne son frère dans la belle capitale française qu'est Paris. Les deux Van Gogh cohabitèrent au 7 rue Lepic. 1886 est une année d'émulation artistique à Paris. En 1885 venait d'ouvrir le cabaret du Chat Noir à Montmartre, Sarah Bernhardt y passait de beaux jours fleurissant entre le succès et le scandale. Jean Moréas avait écrit son célèbre *Manifeste du symbolisme*, et *À Rebours* de Huysmans trônait sur les tables de chevet de nos artistes. Zola voyait son grand projet naturaliste s'effondrer face aux nabis et aux post-impressionnistes qui cherchaient de plus en plus le décoratif ou la profondeur d'une idée pour le cas des symbolistes. C'est de son nouveau chez lui, qu'il partageait difficilement avec son frère Théo, que Vincent va se prendre comme sujet, s'intéresser à son propre reflet renvoyé dans ce miroir si clair. La couleur envahissant de plus en plus son œuvre, il se place dans la suite de Monticelli, disparu en 1886 et placé comme premier martyr de l'art, l'absinthe ayant sûrement eu raison de lui. Les natures mortes pleines de



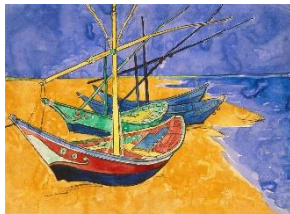
Vincent Van Gogh, *Nature morte aux fruits*, 1886

fleurs colorées envahissent l'esprit de Vincent. Harmonie et complémentarité de la couleur, voilà la recherche. Les rencontres et les discussions se succédaient dans les longs bars, et dans le salon de Henri de Toulouse Lautrec. Vincent souhaitait si ardemment créer une communauté d'artistes, qu'il réunit certains avant-gardistes sous l'appellation des peintres du « Petit Boulevard », en

opposition aux impressionnistes vendus dans les galeries des grands boulevards. Japonisme ou pointillisme, on remarque un certain nombre d'inspirations dans les œuvres de cette période. Mais malgré cela, Vincent décida de partir. Théo tombait régulièrement malade, et voyant la santé de son cadet se dégrader, Vincent pensa qu'il était la cause de son malheur. Comme un corbeau annonçant la mort. Est-ce que se sont ces pensées noires qui le poussèrent à se tourner vers le sud ?

Quoi qu'il en soit, Vincent partit à Arles et plus spécifiquement vers une petite maison jaune. Pas plus grande que quatre pièces, insalubre, tout le monde l'aurait trouvé décrépie, bien que certains aient la passion de ce genre d'édifice. Mais pour notre peintre, son paradis se trouvait là, derrière ces murs jaunes, il pourrait même y faire venir un compère afin de rompre avec la solitude. Cependant, il était nécessaire de restaurer la maison qui ne possédait même pas l'eau courante. En attendant, il logeait dans une petite chambre au-dessus du café de la gare, où tout type de gens passait quelques heures ou quelques nuits. Ses amis étant bien loin, Vincent voulut

d'abord convaincre Emile Bernard de venir le rejoindre. Ce jeune peintre qui prit une grande place dans le synthétisme, avait déjà ses propres ambitions, et Arles n'en faisait pas partie. Paul Gauguin était sur la paille, il était à Pont Aven avec d'autres, mais il trouva son compte dans l'arrangement



Vincent Van Gogh, Les bateaux de pêche sur la plage, 1888, aquarelle

financier que lui proposait Vincent. Ce dernier était subventionné par son frère à une hauteur de 150 francs le mois, si Gauguin le rejoignait, Théo était prêt à verser 250 francs pour les deux peintres, en contrepartie d'un tableau par mois de Paul. Les négociations se faisaient. Mais pour



Vincent Van Gogh, Bateaux de pêche sur la plage des Saintes-Maries-de-la-Mer, 1888

combler cette attente qui dura plusieurs mois, Vincent s'en remit à la lumière du midi. Saisissant les paysages par touches de couleurs. Les bateaux amarrés en sont un bon exemple. Saisi au dessin, Vincent remplissait par gros aplats de couleurs vives ses figures. Puis vint l'épreuve du tableau. Bien différent de l'aquarelle au sable orange, coque pourpre, mât jaune et gouvernail indigo, l'huile sur toile propose un ciel lavandé et une mer caressant le sable de Saintes-Maries-de-la-mer. Un mirage dont les bateaux semblaient vouloir s'échapper. Ces paysages que Vincent réalisa, étaient envoyés à ses amis afin de les convaincre de venir. Ainsi, le midi fut enjolivé et adapté aux convenances de chacun. Au-delà des paysages, le peintre voulut aussi se remettre à faire des portraits. Mais face aux difficultés de trouver des gens ouverts à la pose, ce fut un zouave qui devint son modèle régulier. Venant de la tribu kabyle des Zouaouas,



Vincent Van Gogh, Le Zouave, 1888

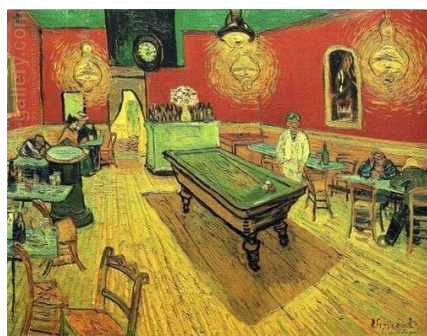


Vincent Van Gogh, Les Tournesols, 1888

il était rentré au service de la France dans les années 1830 afin d'aider à la colonisation. Il y eut différents portraits de ce Paul-Eugène Milliet et une vraie amitié se développa entre eux jusqu'à ce que ce dernier soit appelé en Afrique. En juin 1888, Milliet fait donc l'objet de ce premier portrait aux couleurs violentes, dans son uniforme, il est peint de trois quarts, portant sa chéchia rouge. Ce portrait intime affronte avec défi le spectateur.

Les semaines passaient et avec elles, la confirmation de la venue de Paul Gauguin à Arles. Il fut dès lors nécessaire d'aménager la maison jaune. Vincent souhaitait des tournesols.

Majestueuse fleur, presque pédante, à se dresser de la sorte avec sa belle couronne jaune vers le soleil. Comme si elle pourrait l'égaliser avec un peu de persévérance. Et si Vincent était en eaux claires concernant les bouquets de fleurs, les tournesols furent tout à fait singuliers. Des couches épaisses de peinture s'abattaient sans pitié sur la toile. La fougue était cependant tempérée par des réflexions, des mesures, des analyses de la part du peintre qui semblait cependant bien vite les oublier une fois le pinceau en main. Les erreurs parsemaient ses fleurs et je ne doute pas des traces qu'ils provoquèrent à Vincent. Le plus remarquable, selon lui, trônerait non pas dans l'atelier mais dans la chambre de Paul Gauguin. Des tournesols jaunes, sur un fond jaune, dans un vase jaune posé sur une table ... jaune. Evidemment tout est question de nuances, et une même couleur possède une multitude de déclinaisons pour ceux qui daignent les regarder. Gauguin eut les mots suivants : « Une page parfaite d'un style essentiellement Vincent ». 1888 avançant, Vincent affirma de plus en plus son style et voulu que ses peintures provoquent un sentiment, une intériorité, et la couleur contribua fortement à cette ambition. L'été passa et l'attente de Gauguin se fit de plus en plus pesante. La maison jaune devint le lieu de tous les idéaux et le sujet de plusieurs peintures. Sa chambre, peinte en bleu, couleur d'apaisement et de sommeil, montre le



Vincent Van Gogh, Le café de nuit, 1888

quotidien calme à Arles. « La vue du tableau doit reposer la tête, ou plutôt l'imagination. » dira Vincent Van Gogh. Un lit solide, en bois dur et épais, est l'élément dominant de la pièce. Les meubles sont peu nombreux, seule une table signe de convivialité et de partage, montre la possibilité de cohabitation. Deux tableaux trônent au-dessus du lit, on y reconnaît Eugène Boch et Paul Eugène Milliet nommés respectivement Le poète et L'amant. Vincent fit plusieurs versions de

ce tableau, une habitude chez lui, et malgré les grosses déformations de perspective, on parvient à un équilibre de la composition par la couleur. Ces recherches se manifestèrent aussi dans Le Café de nuit, fait début septembre. Vincent abandonne la vie diurne pour se plonger dans cet endroit qu'il associe à la déchéance. Tenu par Joseph Ginoux, un bon ami à lui, Vincent logeait à l'étage durant les travaux de sa maison.

Dès son arrivée à Arles, Vincent rencontra un ciel qui lui était inconnu à Paris. La ville lumière empêche les étoiles de briller. À Bernard il écrit « Souvent, il me semble que la nuit est encore plus richement colorée que le jour. », et à son frère, « Il me faut une nuit étoilée avec des cyprès ou peut-être, au-dessus, d'un champ de blé mur. » La première nuit peinte par Van Gogh fut la vue d'une Terrasse de café le soir, Place du Forum à Arles. Puis, la Nuit étoilée vue sur le Rhin, conservée au musée d'Orsay, est envahie par ce ciel resplendissant. Deux amoureux se tiennent la main. L'idylle d'une nuit amoureuse au mois de juin ne pouvant exister que dans ses peintures. Quelques mois après, le Ciel étoilé aussi appelé La Nuit étoilée, conservé au Museum of Modern Art (MoMA) de New York, montre une violence et une tourmente qu'on ne lui connaissait guère. Les étoiles comme prises dans une tempête s'enroulent et semblent attirées vers un vide infini. Le cyprès noir et inquiétant est une ombre dans la nuit. Ce tableau montre les tourments qui touchent le peintre en 1889.



Vincent Van Gogh, La Nuit étoilée, 1888



Vincent Van Gogh, Souvenir du jardin d'Etten, 1888



Vincent Van Gogh, La chaise de Vincent avec sa pipe, 1888



Vincent Van Gogh, La chaise de Paul Gauguin, 1888

où Paul prenait le temps de l'intérioriser. Chacun avait ses influences, Paul vouait un grand respect à Cézanne, Vincent s'en remettait à Monticelli. Gauguin est le père du synthétisme avec Emile Bernard, bien que Vincent se plaçât au départ contre l'idée de peindre d'après l'esprit, il se laissa tenter dans une œuvre empreinte d'une grande mélancolie. Malgré les tumultes

familiaux qui l'amènèrent à couper les ponts avec sa mère, en 1888, il échangea une correspondance avec sa Moe, comme il l'appelait de manière affectueuse.

Ainsi,
Souvenir du Jardin d'Etten fut créé.

Il utilise la technique



Vincent Van Gogh, Le Semeur, 1888

du cloisonnisme, la couleur posée par hachures et une perspective déformée. Vincent voulait que cette œuvre sonnât comme un souvenir, un mirage sorti des tréfonds de l'esprit. Mais malgré cet essai fructueux, Vincent préféra se retourner vers ce qu'il connaissait. Et notamment la vie paysanne. C'est ainsi qu'un semeur, devant un soleil couchant ardent semblant engloutir tout le tableau apparut sur la toile. Cet anonyme exerçant son dur labeur, fut le seul tableau signé par Vincent cet hiver-là, peut-être un gage d'affection. Les sujets qu'il décida de peindre sont



Vincent Van Gogh, *La*

Berceuse, 1889

simples mais empreints de beaucoup de caractère. Sa chaise, en soi une nature morte, transpire la vie par la présence de l'absent. Son amitié avec Gauguin est mise à mal, et comparée à la chaise de Paul, celle de Vincent est simple, vide, comme lui. Le bonheur de Vincent se résumait à du tabac et une pipe, un peu de compagnie et sa peinture. Mais Paul a sur sa chaise livre et bougie, qui rappelle son art d'après pensée. Ces chaises peuvent apparaître comme des portraits symboliques de nos deux peintres, une idée d'eux qui passerait par leurs possessions. Cette période est marquée par de fortes divergences entre Vincent et Paul. Ce dernier laissa planer son départ, il commençait à être connu, et vendait des œuvres contrairement à notre roux désespéré. La santé mentale de Vincent peu à peu se détériora, avec des crises de paranoïa et d'humeur instable. Noël approchait et avec le souvenir d'une absence familiale. Vincent se tourna vers Madame Roulin qui fut un modèle de Gauguin, avec son bébé, elle devient une vierge à l'enfant contemporaine. Une série fut faite, bercée par les couleurs harmonieuses du tableau, Vincent arrangea les formes d'Augustine à sa convenance. La figure, cloisonnée et remplie d'aplats de couleurs vives, tient dans sa main une corde, laissant comprendre qu'elle berce son enfant. Dans ses lettres à Théo, Vincent évoqua l'enjeu de ce tableau : en cette soirée d'hiver les marins partant dans les eaux sombres se trouvent bien loin de leur famille. Effectivement, si nous nous plongeons dans le tableau, nous pourrions entendre la douce mélodie chantonnée par notre mère. Madame Rolin incarne cette mère aimante dont, même adulte nous sommes nostalgiques, cherchant de manière désespérée à retrouver cet amour maternel bien trop souvent perdu dans les larmes.

Le soir du 23 décembre 1888, Gauguin sortit, il était loin de se douter de la descente aux enfers que vivait Vincent. Le lendemain, quand il revint à la maison après sa nuit à l'hôtel, la police s'y trouvait et pensa que Gauguin était la cause de tout le sang qui tachait la maison jaune. Ce n'était pas la première fois que Vincent se flagellait, mais le prix à payer à sa culpabilité lui parut plus élevé que les autres fois. Vincent s'était coupé le lobe de l'oreille. Il fut directement



Vincent Van Gogh,
Autoportrait à l'oreille
bandée, 1889



Vincent Van Gogh, Iris, 1889

transporté à l'Hôtel Dieu et son frère, récemment fiancé à sa belle Joe qu'il avait eu tant de mal à conquérir, prit le premier train pour se rendre à son chevet. Le plus étrange est que Vincent malgré les grosses quantités de sang perdu semblait se porter bien physiquement, mais les divagations mentales inquiétèrent au plus haut point son frère. Cette crise marque le début de la fin de vie de Van Gogh. Elle fut ponctuée par des phases de chutes tout particulièrement violentes. On lui décela des troubles épileptiques.

En janvier 1889, Vincent fut autorisé à rentrer chez lui, dans sa maison jaune d'Arles. Des portraits furent réalisés à ce moment par le peintre, notamment son célèbre Autoportrait à l'oreille bandée, montrant que Vincent assumait pleinement son acte et sa situation qu'il espérait ne pas voir durer dans le temps. Son regard perdu vers un futur paraît être un signe d'espoir. Si en apparence les choses semblaient s'améliorer, les lettres entre lui et Théo se tarirent un

temps. Ce dernier était trop absorbé à couler de jolis mots à Joe que même Eros jalouserait. En février, une pétition circula dans Arles. Trente voisins demandèrent l'internement de Vincent, qui mangeait ses tubes de peinture, ne faisant la fortune que de ceux qui lui vendaient. Ainsi, le 7 février, il fut de retour à l'Hôtel Dieu. Là, s'imposa la décision irrévocable que Vincent ne pouvait continuer à vivre seul à Arles et devait se rendre dans un endroit spécialisé. Après de longs débats avec Théo, Vincent souhaita se rendre à Saint-Rémy-de-Provence, non loin d'Arles. Début mars, il vida sa maison jaune et stocka nombre de ses œuvres chez ses amis du café de la gare.

À Saint-Rémy, Vincent se prit de passion pour les jardins, qui avaient déjà à l'Hôtel Dieu fait l'objet de peintures. Cette source d'inspiration majeure donna notamment les Iris, Cette œuvre tire sa force dans le décoratif. Le japonisme transpire par ces aplats de couleurs et ces formes que l'on retrouve dans les estampes japonaises et de façon plus proche géographiquement, chez certains Nabis tels que Paul Ranson, le Nabi plus japonard que le Nabi japonard si l'on en croit son surnom. Cette toile est l'une des rares à s'être retrouvée au Salon des indépendants,



Vincent Van Gogh,
Deux peupliers dans
les Alpilles près de
Saint-Rémy, 1889

Vincent ne rencontra qu'un réel succès qu'après sa mort. À Saint-Rémy, c'est le docteur Peyron qui s'occupa de lui et il l'autorisa à sortir de l'enceinte de l'hôpital, Vincent trouvant dans ses créations et ses promenades une sérénité que l'on ressent dans ses paysages des Alpilles. Le 17 avril 1889, Théo et Joe s'unirent. Cet heureux évènement eut son pendant noir, et déclencha une nouvelle crise chez Vincent qui ne s'était pas rendu au mariage de son frère. L'épilepsie est une maladie s'attaquant aux cellules du cerveau, ce dernier en perd des plumes à chaque fois. Des pensées sombres envahirent ses pensées : la lente décomposition de la nature, le suicide lent qui nous touche, la putréfaction vivante de toute chose.

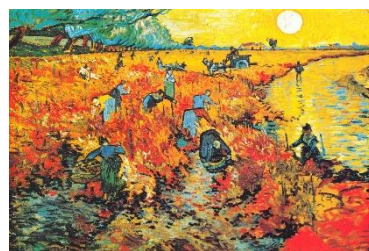
L'été ne fut pas tendre avec Vincent et il rechuta. Mangeant, tube après tube, cette nourriture qui n'en est pas une, comme un boulimique cherchant une échappatoire à sa solitude si bruyante. Elle résonne comme un acouphène dès que les voix se taisent. Combler un vide en se remplissant, peu importe de quoi *in fine*, tant qu'on déborde. Vincent déborda. Si durant ses crises, il fut incapable de créer, délirant dans une folie que même lui semblait oublier à son réveil, entre ces périodes compliquées, il trouva une solution à sa maladie dans une intense production. Produire et envoyer ses œuvres, les accumuler en espérant qu'un jour, elles soient vues. Cet homme était incompris par sa mère, par son père, par son frère - bien qu'il fût son plus grand soutien de manière très contradictoire - par les pauvres du Brabant, par ses camarades de classe durant ses maigres études, et même parfois par ses pairs peintres qui étaient les plus à même de comprendre ses tableaux et son univers. Vincent reprit des toiles anciennes, telles que sa chambre à coucher, son faucheur aussi réalisé quelques mois plus tôt. Si le semeur est signe de vie, le faucheur de mort. Le projet de Vincent fut de réaliser un programme qui reprenait les gravures des grands peintres de l'histoire de l'art. Il se plongea dans son imaginaire, et présenta cela comme un apprentissage, car oui, ce peintre proche de la mort, était selon lui encore en recherche. Mais Vincent ne fit pas de copies, ce n'était pas tant la technique qui l'intéressait, mais le sujet et son adaptation dans un style moderne. Ainsi les figures se remodelèrent sous son pinceau, les couleurs vives énonçant tous les sentiments qui doivent l'être, et ainsi créa des œuvres originales dans un style propre. Les cycles des champs montraient le cycle de la vie pour Vincent qui avait toujours entretenu un lien privilégié avec la vie paysanne et l'harmonie avec la nature. Les belles couleurs de l'automne dans les Alpilles furent capturées par notre peintre, et la tranquillité qui se dégageait de ses tableaux aboutit à une permission de retourner en séjour à Arles afin de revoir ses amis. Théo appréciait tout particulièrement les tableaux de Vincent durant cette période, et commençait à les montrer de plus en plus à des amis et collectionneurs proches.

Mais cet espoir d'une paix trouvée n'est qu'un mirage qui prit fin encore une fois, le 23 décembre, un an jour pour jour après sa première crise. Mais cette fois elle dura et les semaines se succédèrent. À Paris, bien loin de Saint-Rémy, Joe avait mis au monde un enfant, qui fut appelé Vincent. En parallèle, Albert Aurier, si célèbre pour son manifeste du symbolisme, avait écrit un article dans *Mercure de France* : *Les isolés : Vincent Van Gogh*. Le coup d'envoi était donné. La



Vincent Van Gogh,
Amandiers en fleurs,
1890

première œuvre de Vincent fut vendue pour 400 francs à Anna Boch, membre du groupe des XX de Bruxelles. *La Vigne rouge*, faite quelques mois avant, représente des vendanges dans la campagne arlésienne, avec à l'arrière-



Vincent Van Gogh, *La Vigne Rouge*,
1889

plan, l'abbaye de Montmajour. Ces bonnes nouvelles furent comme un médicament pour la culpabilité de Vincent. Au printemps, il eut l'autorisation de reprendre ses pinceaux, bien que son médecin pensât que la peinture nourrissait son mal. Les séries de vergers et d'amandiers en fleurs donnent à voir ce que le printemps a de plus beau à apporter. Cependant, l'état de Vincent ne s'améliorait pas pour autant, et là où l'artiste était loué, l'humain sombrait. Van Gogh prenait naissance et Vincent se sacrifiait. Il émit la volonté de quitter Saint Rémy. Théo avait été mis en contact avec un certain Dr Gachet grâce à Pissarro.

Cet homme de 62 ans avait étudié la phrénologie et les maladies nerveuses. De plus, il habitait à Auvers-sur-Oise, non loin de Paris, mais à la campagne, au calme et à l'air pur. Il montrait un certain goût pour la peinture moderne et notamment eu affaire en plus de Pissarro à Cézanne. Dans les journaux de bord tenu par Mr. Gachet, il est mis très rapidement en exergue que si Vincent est certes fou, son frère et sans doute toute sa famille le fut tout autant. Malgré tout, le 20 mai 1890, Vincent fut pris en charge par le docteur. Vincent sembla l'apprécier, cet homme qui devait l'aider était de son point de vue aussi fou que lui. L'approche pour tenter une guérison fut bien différentes de celles usées à Saint Rémy, le docteur Gachet encourageait Vincent à se plonger pleinement dans la peinture, corps et âme. Il devint même son modèle dans ce portrait si célèbre où il tient deux branches de digitales dans sa main, cette plante utilisée pour soigner les douleurs du corps est autant un poison qu'un calmant. Le 27 juillet 1890, deux mois après le début de sa prise en charge, Vincent sortit peindre dans la campagne. Il rentra manger le midi, puis retourna dans ses champs. Mais le soir, il arriva dans l'auberge où il logeait en se tenant la poitrine et grommelant de douleur, si l'on en croit



Vincent Van Gogh,
Portrait du Docteur Gachet, 1890

le témoignage de Adeline Ravoux, la fille de l'aubergiste chez lequel il logeait. Paul Gachet fut immédiatement alerté et en arrivant il trouva Vincent, bien qu'ensanglanté, tout à fait lucide. Une balle était logée dans sa poitrine, une petite, qui venait d'un revolver. Cependant, personne n'était en capacité de la retirer car trop profondément logée et impossible de faire prendre la route à Vincent dans son état. Théo arriva dès qu'il le put et fut lui aussi surpris du calme du blessé. À en croire les témoignages, ils parlèrent longtemps en hollandais. Les dernières paroles rapportées furent « C'est inutile, la tristesse durera toute la vie ». Deux jours plus tard, après une longue agonie, le 29 juillet 1890, Vincent rendit l'âme.

La conclusion de la mort de Vincent est accordée au suicide cependant une autre hypothèse ébranla le monde de l'art en cette année pas si lointaine qu'est 2019. Le revolver du suicidé est vendu à Drouot pour 162.500 euros. Cette arme retrouvée dans les années 1960 serait celle qui aurait envoyé la balle de 7mm dans la cage thoracique du peintre. La question de l'explication du suicide de Van Gogh a toujours été une grande interrogation. Comme s'est-il procuré l'arme ? Pourquoi mettre fin à ses jours alors que aucune allusion directe et réelle n'avait été formulé ? Est-ce qu'il s'agit d'une volonté d'automutilation plutôt qu'une volonté de suicide ? En 2011, Steven Naifeh et Gregory White Smith, soutiennent dans leur livre *Van Gogh, the life*, qu'il pourrait s'agir d'un meurtre fait par les frères Gaston et René Secrétan. Les deux adolescents avaient déjà utilisé le peintre fou comme souffre-douleur, et cette fois-là, ils étaient allés trop loin. Malgré cela, Vincent décida d'assumer la responsabilité de cette balle. Les débats restent ouverts bien que le musée d'Amsterdam reste sur sa position première de mort par suicide.

Quoi qu'il en soit, après la mort de Vincent, son frère fit tout pour que son œuvre soit reconnue, achetée et comprise. Le 25 janvier 1891, Théo suivit son frère dans l'au-delà. Bien que ce ne fût le propos de ce texte, le frère de Vincent fut de très souvent malade et toucha la folie du doigt après la mort de son frère, devenant violent et instable. Celle qui reprit la lourde tâche fut Johanna (Joe) Van Gogh. Elle fit un travail merveilleux en rassemblant la correspondance prolifique entre Théo et Vincent et devint la propriétaire d'une très importante collection de tableaux. Elle organisa des expositions sur Vincent Van Gogh, en partie à ses frais, Joe ne vendait pas, elle montrait. Le plus grand nombre doit voir l'œuvre du peintre fou, car bien que Théo luttât contre ça, toute une légende s'était construite autour de son frère aîné. En 1914 les deux frères furent réunis à Auvers-sur-Oise. Un lierre venant du jardin du docteur Gachet pousse sur les deux tombes comme un lien que même la mort échoua à briser.

Mots clefs: Vincent Van Gogh; Van Gogh; Post-impressionisme; art; art moderne

Bibliographie :

Ouvrages :

ARTAUD, A. *Van Gogh, le suicidé de la société*. Paris : République des Lettres, 2014.

NAIFEH, S. et WHITE SMITH, G. *Van Gogh*. Paris : Flammarion, 2013, 1250 p.

VAN GOGH, V. *Lettres à son frère Théo*. Paris : Gallimard, 1988. (Collection Folio)

Articles en ligne :

BARDOU, D. « Pouvait-on sauver Van Gogh ? », *Thérapie familiale*, vol. 23, no 3, 2002, p. 207-226. [En ligne]

FOHR, R. « Vincent van Gogh (1853-1890) », *Encyclopædia Universalis* [en ligne]

HEDENBERG, S. « Vincent van Gogh. Sa maladie et son art », *Theoria*, août 1937. [En ligne]